Ami du Clergé du 10 septembre 1953

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Epitres. — XLIII. Entr'aide mutuelle, 289.
Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus (27 septembre). « Celle qui vécut son nom », 290.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XXVII. Messe et Communion, 292.
Causeries de pédagogie catéchistique. — XVI. Influence du milieu social (suite), 294. — XVII. Le catéchisme missionnaire, 295.

PLANS D'HOMELIES SUR LES EPITRES

XLIII

15e Dimanche après la Pentecôte

ENTRAIDE MUTUELLE

L'épitre d'aujourd'hui est la suite immédiate de dimanche dernier. Elle insiste sur l'entraide mutuelle, manifestation de cette charité qui est le fruit de l'Esprit : « Si nous vivons de l'Esprit, suivons aussi l'Esprit-Saint ».

La charité nous portera d'abord à reprendre nos frères avec mansuétude. Même les « spirituels » peuvent pécher ; la modestie leur sied donc. Ce conseil est toujours de saison. Mais nous nous arrêterons plutôt à deux recommandations de l'Apôtre qui sont d'une application plus large, **L'entraide fraternelle,** et... **le denier du culte** qui est charité encore, charité **filiale.**

I. — *Entraide fraternelle*

« Portez » les fardeaux les uns des autres.

1. — **En famille.** La charité est soumise à une hiérarchie. Bien ordonnée, elle commence par soimême, pour s'adresser ensuite à ceux qui sont, d'un mot qui est tout un programme, « **nos proches** ».

a) Pourquoi tant de familles désunies, tant de divorces, hélas ? — Parce qu'on se refuse, entre époux, à se supporter mutuellement. Durant les fiançailles, et dans les premiers temps du mariage, tout est bel et bon. Chacun se montre sous les aspects les plus flatteurs, et se surveille pour ne pas déplaire à l'autre. Un amour tout neuf rend faciles ces menus sacrifices. Mais, avec l'accoutumance, cet amour agit de moins en moins sur les caractères ; on ne se gêne plus, on se montre tel qu'on est, avec ses goûts et ses petites manies ; on ne se soucie plus de polir les aspérités. Et l'on en vient à ne plus se supporter. Chacun attend de l'autre des concessions que luimême refuse. Chacun veut imposer ses goûts et ses idées. Quel amour y résisterait ? Alors, ce sont des colères soudaines, des bouderies prolongées. On en vient à ne plus pouvoir vivre ensemble. Tout cela, parce qu'on ignorait que, comme le dit le moraliste : « tout don de soi suppose un pardon partiel ».

b) De même pour les **rapports entre parents et enfants.** Ce n'est pas se montrer bon éducateur que de ne rien supporter de ses enfants. Rien n'est, au contraire, plus nuisible à l'heureux épanouissement des jeunes que ces incessantes observations, ces impatiences et ces bousculades qui faussent la conscience de l'enfant en créant chez lui des « complexes de culpabilité ».

2. — **Envers les « étrangers ».** Ce mot n'est pas très heureux. Y a-t-il un seul homme qui nous soit étranger ? Ne sont-ils pas tous nos frères, actuels ou possibles, dans le Christ. Rien de plus contraire à l'esprit de Jésus que cette indifférence dédaigneuse qui pourrait se traduire par le mot de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? » La charité, dont Jésus nous donne l'exemple, nous les confie expressément. Si Dieu nous a créés sociables, il faut que, non seulement nous supportions les autres, mais que nous les aidions à porter leur fardeau.,

a) Supporter les autres. Ils ne sont pas toujours agréables. Mais quel mérite y a-t-il à réduire ses relations à ce petit nombre d'amis qui partagent nos idées ? « Les païens le font ». La vie d'aujourd'hui ne nous permet pas de nous renfermer dans un cercle étroit. Elle nous met en contact avec toutes sortes de gens, qui risquent de nous déplaire fort. Là encore, il peut y avoir incompatibilité d'humeur, sans compter les divergences d'idées... Soyez tolérants ; pardonnez à autrui de n'être pas vous. Comprenez, ou, du moins essayez de comprendre qu'on puisse ne pas partager vos goûts et vos opinions sans être un sot ou une canaille.

b) Les aider à porter leur propre fardeau.

1° D'abord **leurs tentations.** Sans doute, elles ne sont pas matière à confidences. Mais il en est que l'on ne peut cacher et qui n'échappent pas à un esprit perspicace, ne fût-ce que celles dont nous sommes responsables, et que nous devons écarter de leur chemin. Vous avez des employés, peut-être des domestiques. Il n'y a pas à suspecter leur honnêteté. Mais ils ne sont ni des héros ni des saints... Votre personnel est mixte ? Veillez à la fragilité des cœurs et,... ne laissez pas l'amadou trop près du feu... Vous aimez à plaire, Madame ? La charité souffle à votre coquetterie : « Ne les induisez pas en tentation ! »

2° Ensuite **leurs fautes.** La charité tient le juste milieu entre une indulgence excessive et une sévérité outrée. Aujourd'hui, en matière de morale, surtout en ce qui concerne le 6e commandement, on est porté à traiter de bagatelle les fautes les plus déshonorantes. Au contraire, dans les milieux où subsistent des traditions d'honorabilité, on se montre terriblement sévère, par exemple, pour de pauvres filles victimes de leur légèreté. La charité ne demande pas qu'on ferme les yeux, ni qu'on félicite les coupables, mais du moins qu'on ne les accable pas, et qu'on fasse tout pour les relever !

3° **Leurs peines et leur misère.** Dites-vous que la misère est mauvaise conseillère et que, si vous vous désintéressez de tant de souffrances, vous aurez votre part de responsabilité dans les convulsions sociales que nous pouvons redouter.

II. — *Le Denier du Culte*

Voilà un sujet bien disparate. Pourtant, il est dans la perspective que S. Paul nous ouvre. A côté de **l'entraide fraternelle,** il y a **l'aide filiale.** S. Paul écrit, en effet : « Que celui qu'on instruit de la Parole (évangélique) donne de ses biens à qui l'en instruit ». Dès ce moment, vous le voyez, le « denier du culte » était à l'ordre du jour. Quand nous le percevons aujourd'hui, selon les instructions de notre Evêque, peut-être faisonsnous figure d'éternels quémandeurs. Pourtant, ré-

fléchissez. Le catéchiste, le prêtre qui consacrent toute leur vie au service de l'Evangile et des âmes, ne peuvent cumuler cette tâche spirituelle avec un métier qui leur assurerait leur subsistance. Les fidèles doivent donc mettre leurs pasteurs à l'abri du besoin, en leur laissant la liberté de leur apostolat. Ce n'est pas seulement un devoir de charité, mais de **justice** : c'est un principe formulé par Moïse, repris par le Christ et sur lequel S. Paul revient plusieurs fois.

1. — **Les principes. a)** Moïse rapporte ces paroles du Seigneur à Aaron : « Tu n'auras pas d'héritage dans le pays, de part au milieu d'eux. C'est moi qui suis ta part et ton héritage. Quant aux lévites, je leur donne en patrimoine toutes les dîmes d'Israël, en échange du service qui leur incombe » (Num., XVIII, 20-24). C'est donc Dieu même qui prélève, en Israël, cet impôt sacré.

b) Le Christ, envoyant en mission les 72 disciples, leur donne cette consigne (Luc, IV, 7) : « En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Paix à cette maison. Demeurez en cette maison, mangeant et buvant ce qu'il y aura ; car **l'ouvrier est digne de son salaire** ». Jésus lui-même, une fois qu'il eut quitté l'atelier où il gagnait son pain quotidien et celui de Marie, laissa les saintes femmes assurer sa subsistance et celle de ses apôtres. Eux aussi « avaient tout laissé, barque et filet » pour le suivre. Le Maître aurait pu recourir au miracle pour nourrir ses apôtres comme il multiplia les pains. Mais il préféra recourir à la charité, au sens le plus noble du terme, qui est un perpétuel et vivant miracle.

S. Paul revient à plusieurs reprises sur ce droit de l'apôtre à vivre de l'évangile, et avec d'autant plus de force convaincante qu'il ne plaidait pas pour lui : il vivait du rude travail de tisseur de tentes. « N'avons-nous pas le droit de manger ? s'écrie-t-il fièrement. Et serions-nous seuls, Barnabé et moi, privés du droit de ne pas travailler (entendez : du travail des mains). Qui plante la vigne sans jouir de ses fruits ? Qui fait paître un troupeau sans se nourrir de son lait ? Tu ne musèleras pas le bœuf qui foule le grain (Deut., XXV, 4). C'est pour nous que cela a été dit. Nous avons semé chez vous les biens spirituels, serait-ce extraordinaire que nous récoltions des biens temporels ? Ne savez-vous pas que les ministres du culte vivent du culte ? » (I Cor., IX, 6-12).

Ces paroles, à elles seules, fondent le **droit** qu'a le clergé de recevoir, en échange du service de l'autel et des âmes, non un salaire (il n'y a pas de commune mesure entre ce qu'il donne et ce qu'il reçoit), mais une offrande qui est faite (cf. le texte du Lévitique) au Seigneur, pour coopérer au soin qu'il prend de ses ministres. « Qui reçoit un apôtre a la récompense de l'apôtre ».

d) Ce geste d'offrande, préconisé par S. Paul, se fixe dans la tradition des Eglises. Dans la « Didachè » nous lisons de touchantes recommandations concernant ceux qui enseignent la parole de Dieu. « Qu'on les reçoive comme le Seigneur ; **qu'on pourvoie à leurs besoins** ; car ils sont « les grands prêtres des chrétiens »...

2. — **La pratique.** Vous savez que dès les débuts de la nation française, le peuple chrétien a pourvu à la subsistance de ses prêtres. C'est autour des chapelles élevées par les moines défricheurs que s'est organisée la paroisse rurale. Ce prêtre, qui en assurait le service, recevait de ses ouailles une part de leurs récoltes. Ces offrandes, dont les cérémonies de notre offertoire liturgique ont consacré le caractère religieux, se sont stabilisées sous formes de **fondations,** qui traduisaient le souci charitable d'assurer, non seulement la subsistance du clergé, mais aussi d'alléger la charge des petits et surtout de faire vivre de nombreuses institutions charitables qui dispensaient au peuple l'assistance, l'éducation, les soins hospitaliers.

Ces biens furent, en 1789, « mis à la disposition de la nation ». Le Concordat de 1801 institua un traitement pour le clergé. Notez que ce « traitement » n'était qu'une restitution et ne pouvait réduire le clergé à la condition d'un corps de fonctionnaires de l'Etat.

Un siècle plus tard, cette mesure de stricte justice était abolie par la loi de Séparation.

C'est pourquoi, aujourd'hui, vos prêtres attendent de vous le moyen de se dépenser au service de vos âmes. Plus que jamais, les principes posés par Jésus, rappelés par S. Paul, règlent vos rapports avec eux et vous font un devoir de charité et de justice, de pourvoir à leur subsistance. Vous le faites avec une louable constance, avec une générosité croissante. Dieu vous le rendra.

* *

Et s'il faut résumer tout ceci, reprenons la parole de S. Paul : « Ce qu'on aura semé, on le moissonnera... Ne nous lassons pas de faire le bien ; car nous moissonnerons en son temps, si nous ne nous relâchons pas » (VI, 8-9).

SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS
Patronne de la France

(Dimanche, 27 septembre)

« CELLE QUI VÉCUT SON NOM »

Le dernier historien de Mère Marie de la Providence, fondatrice des Auxiliaires du Purgatoire [1] a intitulé sa vie : « *Celle qui vécut son nom* ». On pourrait dire la même chose de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face. Son histoire n'est pas seulement sous le patronage de l'Enfant Jésus et de la Sainte Face, elle est aussi à l'image de la ravissante figure de Jésus enfant et de la face douloureuse de Jésus notre rédempteur.

Le grand public l'imagine seulement sous des traits glorieux, à cause de sa jeunesse, de son sourire, de sa « petite voie ». Et il est, en effet, de son destin providentiel, de ramener notre génération à Dieu par sa grâce conquérante. Il ne faudrait pas oublier pour autant qu'elle est aussi Ste Thérèse *de la Sainte Face,* celle qui a mérité son ciel par la souffrance, une souffrance insoupçonnée, une souffrance héroïque ; la loi évangélique reste imprescriptible : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. »

Pour que notre dévotion ne s'illusionne pas, c'est le double portrait de Ste Thérèse que je voudrais esquisser : *Thérèse de l'Enfant-Jésus* et *Thérèse de la Sainte Face,* la sainte du sourire et la sainte de la souffrance ; en somme, les deux faces d'une même médaille : son esprit de sacrifice est le secret de sa sainteté.

[1] Marie RENÉ-BAZIN, *Celle qui vécut son nom : Marie de la Providence*. In-12, 300 fr. Paris, Spes.

I. — *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*

Le monde ne s'est pas trompé qui a vu en Ste Thérèse la sainte aimable, sympathique, attirante. Elle apparaît, d'abord, la sainte toute de grâce et de paix ; elle est celle qui a pris le bon Dieu par ses caresses et qui a conquis les âmes par le rayonnement de sa simplicité. Ce fut sa mission : redonner conscience aux âmes qu'il n'y a de véritable paix et de véritable bonheur que dans la fidélité à Dieu. La sainteté apparaissait hors d'atteinte ou renfrognée. Elle lui a rendu son vrai visage : le juste est dans la jubilation et la joie, dit l'Esprit-Saint, car lorsqu'on regarde vers le Seigneur on est rayonnant d'allégresse.

Elle-même a écrit dans son *Histoire d'une âme* : « On raconte de quelques saints qu'ils étaient sérieux même en récréation. Je ne cherche pas à les imiter, au contraire j'ai une dévotion particulière au Vénérable Théophane Vénard : c'est une âme qui me plaît, parce qu'il a beaucoup souffert et qu'il était gai toujours. » Ce sentiment de la Carmélite existait déjà chez l'enfant. Une pensée de S. François de Sales se retrouve, à plusieurs reprises, dans les cahiers de l'écolière : « Un saint triste est un triste saint. »

Non seulement par sa jeunesse, mais aussi par ses réparties et sa gaîté, elle était le rayon de soleil du cloître. Etait-elle de tour de service pendant une récréation, à la vaisselle ou ailleurs, elle manquait à la récréation : « Alors nous n'allons pas rire aujourd'hui »; disaient les Carmélites.

Aucune de ces épreuves ou de ces souffrances dont nous parlerons n'altérèrent son égalité d'humeur ni son optimisme. Pour elle, la vie est belle : « C'est l'exil qui est triste et non la vie. Il faut réserver ce beau nom à ce qui ne doit jamais mourir, et puisque nous en jouissons dès ce monde, la vie n'est pas triste, mais gaie, très gaie. »

Jusque sur son lit de mort, devant la désolation de ses sœurs de la voir s'en aller en pleine jeunesse, à vingt-quatre ans, elle a encore le sourire et leur déclare : « Ne soyez pas tristes de me voir malade, regardez comme le bon Dieu me rend heureuse, je suis toujours gaie et contente. » Et regardant ses pauvres mains amaigries : « Oh que j'éprouve de joie à me voir détruire ! » Sa vie a été une fête, de son propre aveu : « Je suis à une noce spirituelle, toute la journée. »

D'une religieuse, qui pourtant lui était naturellement la moins sympathique, Thérèse entendit un jour cette déclaration : « Ma Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, voulez-vous me confier ce qui vous attire tant vers moi ? Je ne vous rencontre pas que vous me fassiez le plus gracieux sourire... » Le monde aussi a voulu connaître le secret de ce sourire. Et Ste Thérèse le lui a donné par l'enseignement de sa « petite voie d'enfance », qui montre que la pratique de la vertu est à la portée de tous. N'a-t-elle pas confié elle-même : « Lorsque je lis certains traités, où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite ; je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur, et je prends l'Ecriture Sainte. Alors tout me paraît lumineux ; une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de *s'abandonner, comme un enfant, dans les bras du bon Dieu.* »

A ceux qui ont compris cette leçon la perfection a semblé plus accessible : la sainteté ne consiste pas dans un ensemble de pénitences extraordinaires et effrayantes que Dieu ne demande pas à tous. Elle est dans la fidélité *parfaite* à tous les devoirs quotidiens que le service de Dieu comporte. C'est la « petite voie » des âmes simples, confiantes en la grâce et en l'amour miséricordieux de Dieu. Elle consiste à faire des choses ordinaires, mais *extraordinairement bien.*

Ainsi, par son sourire et par la leçon de son expérience spirituelle, Ste Thérèse a vécu son nom. Elle nous a rendu le charme de l'appel de Jésus, notre Sauveur et notre Maître, le charme qu'il exerce sur nous quand nous le contemplons Enfant dans la crèche ou sur les bras de Marie : « *Apparuit benignitas Salvatoris nostri ;* la douceur de notre Sauveur s'est manifestée à nous ! »

II. — *Sainte Thérèse de la Sainte Face*

Thérèse de la Sainte Face, celle qui n'a été joie, sourire, épanouissement de paix et de bonheur dans son Carmel et dans le monde de notre temps que parce qu'elle a accepté généreusement d'être rendue semblable à la Face douloureuse de Jésus. Elle sourit toujours, elle parle de « petite voie », elle déclare la perfection facile ; n'allez pas penser cependant qu'elle est allée au ciel par un chemin de roses, de ces roses qu'elle voulait effeuiller sous les pas de Jésus. Ou, si vous le voulez, elle passe par ce chemin de roses. Mais son pied s'est blessé aux épines.

N'imaginez pas que son sourire toujours épanoui et sa vie ensoleillée soient seulement l'effet d'un bon naturel, d'un heureux caractère, d'un optimisme à toute épreuve, comme si son tempérament l'avait insensibilisée à toutes les épreuves de la vie et à tous les sacrifices de sa vie religieuse ! Si vive et expansive que nous apparaisse l'enfant des Buissonnets, nous savons, comme cela se produit souvent, que la jeune fille devint timide et sensible à l'excès au point de devoir se cramponner à la rampe de l'escalier avant d'aborder sa Supérieure. Et vous comprendrez que loin de s'épanouir sur sa nature, sa sainteté souriante a dû contrecarrer cette nature, comme elle le laisse sous-entendre assez clairement elle-même quand elle nous dit : « Quelle paix inonde l'âme, lorsqu'elle s'élève au-dessus des sentiments de la nature ! »

N'allez pas croire davantage que cette petite, prévenue de tant de grâces, a eu une existence dorlotée et choyée, « joujou » de la

communauté à cause de son âge après avoir été « la petite reine » de son père. Nous savons tout ce qu'elle eut à souffrir de la froideur de sa Supérieure, de la vie en communauté. Le « joujou » a été bien maltraité. Jésus a souvent « percé la petite balle ».

N'attribuons pas enfin sa sainteté aux gâteries divines qui auraient compensé tant de privations humaines, sous prétexte qu'elle nous dit que « le Seigneur l'a portée sur son sein et bercée sur ses genoux, qu'il l'a consolée comme une mère caresse son enfant » (Is., LXVI, 12-15).

Elle aussi, comme le Sauveur sur la croix, eut la sensation de l'abandon du Père. Pendant des mois, elle fut tentée contre la Foi ; elle a traversé un tunnel, comme elle dit, noir à en étouffer, tout en chantant quand même :

Mon ciel c'est de sourire à ce Dieu que j'adore,
Lorsqu'il veut se cacher pour éprouver ma foi,
Sourire, en attendant qu'il me regarde encore,
Voilà mon ciel à moi !

Aussi bien nous avons sa propre confession.

— On dit que vous n'avez jamais beaucoup souffert, lui demande un jour pendant sa maladie une de ses sœurs.

— Voyez ce verre, répond la sainte en lui montrant un verre qui contient une potion d'un rouge éclatant. On le croirait plein d'une liqueur délicieuse. En réalité, je ne prends rien de plus amer. Eh bien, c'est l'image de ma vie ; aux yeux des autres elle a revêtu toujours les plus riantes couleurs ; il leur a semblé que je buvais une liqueur exquise et c'était de l'amertume.

Et l'on pourrait multiplier les mêmes confidences.

Celle-ci par exemple : « La croix m'a accompagnée dès le berceau... »

Et cette autre à son entrée au Carmel :

« En marchant la première pour me rendre à la porte de la clôture, mon cœur battait si violemment que je me demandais si je n'allais pas mourir. Ah, quel instant ! *Quelle agonie !* Il faut l'avoir éprouvée pour la comprendre.

Et à la nouvelle de la maladie de son Père. Quand sa sœur Pauline était entrée au Carmel, elle s'étonne que la nature qui l'entoure ne prenne pas le deuil : « Je me demandais comment le soleil pouvait luire encore sur la terre. » Mais quand son père est frappé, cette fois, c'est bien autre chose, l'extrême limite de la souffrance : « Ah ! s'écrie-t-elle, je n'ai pas dit alors pouvoir souffrir davantage. »

Et pourtant, elle souffrirait davantage, de ce martyre de l'âme que connaissent bien tant de mystiques, « la nuit, la nuit profonde, le délaissement complet, une véritable mort. »

Mais alors comment a-t-elle pu unir tant de joie à tant de souffrance ? Le jour où elle signalait le revers douloureux de son existence, elle pouvait ajouter : « Je dis de l'amertume et *pourtant ma vie n'a pas été amère...* » Comment cela ? Voici la réponse : « *J'ai su faire ma joie et ma douceur de toute mon amertume.* »

Car l'amour de Dieu transforme tout.

* *

Le monde d'aujourd'hui, comme Ste Thérèse un jour, au récit des héroïques mortifications de ceux qu'on appelle les grands saints, se décourageait d'atteindre à ces hauteurs. La sainteté lui apparaissait le royaume de quelques privilégiés. Il n'avait pas compris comme Thérèse qu'il y a les violettes à côté des roses. La raison d'être de cette enfant « chérie du monde » fut de rappeler le monde à une plus juste notion des choses, de le sauver de son découragement, de le tendre à nouveau vers l'idéal pour lequel il est fait.

Mais si la sainteté est possible à tous, pour tous elle reste l'enjeu de l'effort soutenu par la grâce de Dieu.

Et c'est pourquoi, en cette fête de notre chère sainte française, réfléchissons sur le nom intégral et complet qu'elle a si bien vécu. Qu'elle reste pour nous, sœur de l'Enfant-Jésus, celle qui évoque à notre pensée les mystères joyeux de l'enfance du Sauveur et le bonheur d'aimer Dieu par-dessus tout. Mais ne perdons pas de vue qu'elle est aussi Ste Thérèse de la Sainte Face, celle qui a communié aux mystères douloureux du Christ, selon la loi de toute sainteté. Et c'est parce qu'elle a su unir cette joie héroïque à la plus héroïque souffrance, dans l'abandon total à l'amour divin, qu'elle est, selon le mot du B. Pie X, « la plus grande sainte des temps modernes » ; celle que nous devons invoquer, que nous devons surtout imiter.

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XXVII

MESSE ET COMMUNION

La Communion n'est pas seulement l'aliment des jeunes âmes, aux heures de l'adolescence ; elle est, selon les paroles de l'Encyclique *Mediator Dei,* le pain de « tous les hommes de toutes les classes ;... le pain de vie dont tous ont besoin ». Réservant une autre instruction sur la communion fréquente et ses conditions, nous verrons aujourd'hui la place de la Communion dans la Messe et dans la vie du chrétien.

I

Un louable souci de retour aux antiques traditions chrétiennes a pu ici ou là aboutir à quelques abus, ou du moins à quelques erreurs : le Christ avait institué l'Eucharistie à la fin d'un repas ; et il avait donné à ses apôtres cette consigne : « Faites ceci en mémoire de moi », en sorte que les premières réunions des chrétiens se faisaient autour d'un repas liturgique, au cours duquel avait lieu la communion. Ne fallait-il pas, en conséquence, remettre l'accent sur cette réunion fraternelle et sur la manducation du même pain céleste, symbole à la fois et source de charité et d'union ?

On n'a pas manqué de le faire, et avec juste

raison ; mais il faut se garder de toute exagération ; l'encyclique nous rappelle que « pour assurer l'intégrité du St-Sacrifice, il suffit que le prêtre communie ; il n'est pas nécessaire — bien que ce soit souverainement souhaitable — que le peuple lui aussi s'approche de la Ste Table ».

Les allègements apportés ces derniers temps à la loi du jeûne eucharistique prouvent bien le désir ardent de l'Eglise de voir les fidèles communier et communier plus souvent ; mais on serait dans l'erreur si, sous prétexte de les exhorter et convaincre plus fortement, on leur disait que le St-Sacrifice est incomplet sans leur communion, ou que leur assistance à la messe du dimanche est imparfaite.

Cette réserve faite, il nous est permis de chercher, à la lumière de la même encyclique *Mediator Dei* les raisons d'une exhortation pressante à la communion des fidèles.

II

Première raison : le bien spirituel des chrétiens eux-mêmes. Le Concile de Trente recommande fortement que « à chaque messe, les assistants communient, non seulement en esprit, mais aussi par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, afin que le fruit de ce Sacrifice très saint leur parvienne plus abondamment ». En effet, par la présence réelle en nous, au moment de la communion, le Christ continue son offrande sur l'autel de notre cœur, et il fait monter vers son Père une parfaite louange de gloire ; il prend plus étroitement notre vie et ses mérites pour les offrir à Dieu ; notre âme plus aisément et plus efficacement entre dans ses propres sentiments d'obéissance confiante et d'amour généreux.

Puis ensuite, nous allons chacun à notre devoir d'état ; mais Jésus a pris en quelque sorte possession de notre âme ; ses paroles ne sont pas des mots en l'air quand il dit « celui qui mange ma chair... demeure en moi et moi en lui » (Jo., VI, 7) ; quand la présence sacramentelle a cessé, l'influence de Jésus et les richesses de sa grâce poursuivent leur effet bienfaisant sur notre esprit, notre volonté et nos affections ; plus ou moins, à la mesure de notre effort et de notre charité, « c'est le Christ qui vit en nous » (Galat., II, 20). Ainsi, grâce à la communion, l'oblation de louange et de rédemption du Christ se poursuit à travers toute la vie des fidèles chrétiens.

La communion réalise donc comme un prolongement, une extension de l'incarnation : elle complète et continue ainsi le baptême, qui nous a incorporés à Jésus-Christ ; progressivement elle nous fait participer à ce double mouvement d'amour qui porte Jésus vers Dieu son Père et vers les hommes ses frères.

III

Autre raison indiquée par le *Directoire*. La communion des fidèles « manifeste plus clairement à l'autel l'unité vivante du Corps mystique ». Comment cela ? D'abord, un rapprochement physique s'opère entre le prêtre qui descend de l'autel avec le St Ciboire, et les fidèles qui se sont avancés à la Ste Table; et ils sont là, l'un près de l'autre, comme à un banquet, mais sans protocole, sans préséance ni souci des dignités : maîtresse et servante, patron et ouvrier, mystique et commençant, tous unis dans une fraternelle égalité.

Ensuite, ils reçoivent un même pain ; quand le Christ a raconté sa parabole des ouvriers de la vigne, il a bien dit que tous recevaient le même salaire ; mais comme justement il s'agissait d'un salaire, récompense d'un travail, certains criaient à l'injustice (à tort d'ailleurs) ; ici, ni inégalité, ni injustice : un même don, royal et magnifique, un même pain pour tous, mais si riche qu'il apporte à chacun ce qu'il lui faut, selon ses besoins, ses désirs et ses dispositions du moment.

« Et puisqu'il n'y a qu'un seul pain, nous ne formons qu'un seul corps, dit S. Paul » (I Cor., x, 17). Ceux qui tous les jours mangent à une même table ce sont les membres d'une même famille ; et à se retrouver ainsi régulièrement, ils finissent par se fondre en un seul corps, aux idées communes, aux réactions semblables, aux mêmes ambitions, recherche ou idéal. Ainsi des chrétiens qui communient.

Les sacrements en effet ne sont pas seulement des signes ou des symboles ; heureusement efficaces, ils réalisent, si nous ne mettons pas d'obstacle, les réalités qu'ils représentent. Ici, dans la communion, et par elle, la grâce qui vient du Christ circule dans nos âmes si l'on peut dire comme la sève dans un arbre ou le sang dans nos membres ; fragile est la greffe qui vient seulement d'être faite ; bien frêle est la vie du nouveau-né ; mais laissons passer les années, et les branches seront si solidement unies au tronc qu'on arracherait plutôt l'arbre entier que la branche seule ; et les membres seront si fermes et solides dans l'homme fait qu'ils pourront porter de lourdes charges. Tel est au spirituel le fruit de la communion.

Mais si une âme est plus solidement unie au Christ, du même coup elle se trouve plus spécialement unie à toutes les âmes qui ont grandi comme elle en cette même union. Et voilà bien le secret du grain de senevé auquel le Christ a promis un si bel avenir ; du levain qui mêlé à la pâte la fait lever toute entière, du petit troupeau à qui un royaume est promis ; le Christ aidant les âmes à corriger leurs défauts, et à rectifier leurs jugements et affections (causes de divisions) et à communier au contraire dans les mêmes sentiments, les rapproche et les unit, et leur donne ainsi confiance, élan, générosité pour se dévouer à tous leurs frères.

IV

Autre raison encore de recommander hau-

tement la communion des fidèles : « elle fait partie intégrante de la messe ; elle s'insère normalement dans le St-Sacrifice. C'est en communiant à la messe que les fidèles participent pleinement au St-Sacrifice ».

Quand le Christ est venu parmi nous, se revêtant d'humanité, il a voulu, en nouvel Adam, rassembler en lui tous les hommes, et en leur nom à tous glorifier « le Père qui est dans les cieux » et les ramener tous dans le chemin de l'obéissance qui chante la gloire de Dieu. On pourra bien dire (certains théologiens du moins) que la Rédemption était le but de l'Incarnation, et que sans le péché le Christ ne se fût pas incarné ; mais dans cette hypothèse même, il faut bien admettre que la Rédemption visait d'abord à rendre à Dieu une gloire dont le péché l'avait frustré ; ensuite seulement la Rédemption assurait le salut du pécheur, sa dette étant soldée à la justice de Dieu.

Si donc à la messe nous considérons la gloire de Dieu, elle est parfaitement assurée, même sans la communion des fidèles, du moment que le prêtre célèbre et communie. Mais la messe continue le sacrifice du Calvaire ; (nous ne sommes pas ici dans les opinions de théologiens mais dans la pure doctrine de l'Eglise) donc la messe a aussi un double but : rendre à Dieu les honneurs qui lui sont dus, et la messe le fait excellemment, étant l'acte d'adoration par excellence ; mais aussi sauver les âmes en leur appliquant les fruits de la Rédemption. Et il est facile de comprendre que ce dernier but n'est vraiment atteint que par la communion des fidèles.

Pour mieux marquer d'ailleurs cette participation des fidèles au St-Sacrifice par le moyen de la communion, certains chrétiens « souhaitent recevoir des hosties consacrées à ce Sacrifice même », et ce désir est loué par le Souverain Pontife, qui blâme par ailleurs les prêtres « par la faute ou la négligence desquels cette participation serait refusée aux fidèles » *(Mediator Dei)* bien que « ceux-là aussi participent au même sacrifice à qui le prêtre donne la sainte Réserve » *(idem)*.

* *

La messe a un double mouvement ; d'une part, les chrétiens unis au Christ par leur baptême, et participant en quelque mesure à son sacerdoce unique, apportent toute leur vie à la messe ; et comme la petite goutte d'eau qui se perd dans le vin du calice pour devenir elle aussi le sang de Jésus, tous les mérites des chrétiens se fondent dans celui de Jésus, pour être portés par lui « *in sublime altare tuum, in conspectu divinæ majestatis tuæ* » sur l'autel sublime en présence de la divine Majesté. Mais en retour, par la messe et la communion, c'est Dieu (car le Christ est inséparable du Père et du St-Esprit) qui est mis dans notre vie pour l'éclairer, la purifier, la sanctifier : « admirable échange » où l'on donne peu pour recevoir beaucoup.

CAUSERIES DE PEDAGOGIE CATECHISTIQUE

XXVI

INFLUENCE DU MILIEU SOCIAL
(suite)

III. — *L'école*

Dans les écoles laïques, l'enfant respire du matin au soir une atmosphère sans Dieu. Cette « neutralité » n'est pas de nature à soutenir notre action. Faisons au moins tout notre possible pour être en bons termes avec les instituteurs et professeurs. Faisons-leur comprendre qu'il y va de l'intérêt des enfants de n'être pas tiraillés en deux sens opposés dans leur formation.

Pour cela, sachons faire des sacrifices s'il le faut : la charité exige le renoncement personnel. Ne demandons pas aux autres une perfection que peut-être nous n'avons pas nous-mêmes, malgré notre christianisme, et sachons au besoin supporter les antipathies, les rancunes, les impatiences.

Et une fois établi le contact avec les personnes, faisons la **liaison entre les choses,** c.-à-d. entre notre enseignement religieux et les matières apprises à l'école. Le laïcisme s'efforce de creuser un fossé entre les sciences profanes et la religion : à nous de le combler. Ainsi il est nécessaire de faire constamment des rapprochements historiques entre les faits bibliques, évangéliques, ecclésiastiques, et les événements étudiés à l'école. La géographie biblique et chrétienne doit être rattachée à l'atlas scolaire. En morale il est bon de faire des allusions aux faits contenus dans les manuels des élèves, et de montrer comment une saine doctrine « indépendante » s'accorde avec l'enseignement chrétien. La littérature (pensez aux fables de La Fontaine, aux poésies du XIX[e] siècle, etc...) sera ainsi appréciée chrétiennement. De même les merveilles de la nature étudiées en géographie, en sciences naturelles et physiques, etc., seront proposées dans des devoirs ou des fiches comme moyens de louer Dieu [9].

De lui-même, l'enfant risque de ne pas faire ce rapprochement entre l'enseignement scolaire et la doctrine du catéchisme : son indifférence habituelle à la logique (au moins jusqu'à un certain âge) s'accommoderait volontiers de casiers étanches dans sa tête. A nous de faire son éducation et de parer ainsi d'avance à de futures crises de la foi.

Pour la même raison, il risque de restreindre ses réactions chrétiennes pratiques aux courts instants qu'il passe avec nous : habituons-le à vivre **en chrétien même à l'école.**

IV. — *La rue*

C'est l'expression de M. l'abbé Rétif : « Pour un catéchisme qui courre les rues » (op. cit., p. 218). Et cette formule est justifiée. Pour la plupart des enfants, la rue est un lieu de rendez-vous extrêmement important. De 9 à 12 ans, ils ne peuvent vivre isolés ; il faut qu'ils aillent « avec les autres ». Et Dieu sait ce qui se passe parfois dans ces bandes ! « Les « costauds », qui aiment à gonfler les biceps et sont toujours prêts à la bagarre, s'accordent avec les « loustics » qui cachent souvent leur faiblesse physique par des effronteries vicieuses » (p. 221).

Le catéchiste doit **connaître ces bandes :** c'est d'ailleurs assez facile. Et « c'est sur elles qu'on

[9] A titre de modèle sur ce dernier point, voir *Catéchistes d'aujourd'hui*, n° 4, p. 6 à 9.

s'appuyera pour discerner les groupes du catéchisme ». Et même, « pourquoi ne pas chercher à retrouver, avec l'équipe et par l'équipe (du catéchisme) le cadre naturel de leur vie ? Pourquoi ne pas réunir ce groupe dans son quartier, sa rue, sa courée, chez l'un d'eux, en plein air, à huit ou à douze ? Les enfants se montreraient davantage au naturel » (p. 222). Le catéchiste pourra ainsi surnaturaliser peu à peu les rapports de simple camaraderie.

Chacune de ces bandes a d'ordinaire **un chef**, un entraîneur, qui n'est pas nécessairement le plus intelligent ni le plus vertueux. Il est souhaitable de parvenir à utiliser son influence. Si vous vous l'aliénez par des maladresses ou des injustices, il démolira en votre absence le peu que vous aurez édifié au catéchisme. Vous avez tout intérêt à le gagner par votre compréhension et votre sympathie. Et si vous pouvez sans danger lui donner des preuves de confiance, il mettra presque sûrement son amour-propre à en être digne et à avoir une bonne influence sur ses camarades. Si toutefois la chose est impossible, veillez au moins à trouver un chef qui s'impose au respect des autres.

Un important moyen d'action à longue portée est **la lecture**. Il est indispensable de procurer aux enfants des hebdomadaires sains appropriés à leur âge. Et autant que possible faites-les entrer dans les mouvements qui leur sont destinés, tels que « Cœurs Vaillants » et « Ames Vaillantes ».

« En lisant ainsi l'illustré, l'enfant apprend à lire, à juger chrétiennement, et il est amené à imiter les héros qui, pour lui, ne sont pas fiction mais réalité. Là encore, au lieu de crier contre les mauvais illustrés, il faut remplacer ceux-ci par une saine nourriture »[10].

De plus il est bon de fonder une **bibliothèque de Prêt-livres** gratuit. Ce sera peut-être l'unique moyen de rester en contact avec les adolescents après leur Profession de Foi, car il est très possible qu'ils gardent l'habitude de se pourvoir chez vous, même si leur assistance à l'église se raréfie.

Conclusion

Tout cela, remarquerez-vous, est bien compliqué : voilà beaucoup de soucis à assumer et de réformes à établir ! — Sans doute. Mais persuadons-nous bien que c'est un travail indispensable. Si nous le négligeons, nous allons contre la nature sociale des enfants, et nous leur demandons par conséquent un effort à peu près irréalisable. C'est un fait que, même dans les milieux choisis à tout point de vue, la crise de la puberté entraîne de lamentables défections. Voyez, par exemple, les résultats de l'enquête du Fr. Guittard, d'après son volume « L'évolution religieuse des adolescents ». Or c'est précisément après la sortie du catéchisme que cette crise se produit habituellement. Comment voulez-vous que les adolescents résistent tout seuls, si nous ne faisons absolument rien pour eux ? **Les œuvres de persévérance sont aussi nécessaires que le catéchisme lui-même.** Et ces œuvres doivent s'insérer dans l'effort conjugué de la famille, de la paroisse, et, dans la mesure possible, du milieu social. Ne négligeons donc pas cet aspect de notre apostolat.

Et, pour faciliter notre tâche, mettons en pratique notre conclusion pédagogique de la causerie précédente, ayons soin de **nous appuyer sur les valeurs authentiques de ce milieu :**

« Le milieu profane né des choses et de leur jeu, est loin d'être bâti seulement des erreurs ou des réactions faussées : il enregistre un authentique capital d'expériences : il est issu d'une complexe et lourde histoire où se sont brassés, amalgamés, des facteurs de toute nature et de toute qualité : la vie avec ses luttes et ses épreuves, la lâcheté et la paresse de l'homme, mais aussi sa bonne volonté, voire son héroïsme et surtout l'inlassable générosité de la grâce de Dieu. Des valeurs dorment là, risquent de pourrir, ont commencé peut-être de pourrir, qu'il faut reconnaître, débusquer, épanouir, en les reliant à la vraie source et finalement sauver »[1].

Travail délicat mais passionnant pour des catéchistes, bienfaisant pour les âmes, et permettant d'insérer plus profondément le surnaturel dans la nature humaine.

XVII

LE CATÉCHISME MISSIONNAIRE

Nous avons vu que le catéchisme le mieux fait n'aboutit à peu près à rien si nous négligeons l'action sur les divers milieux de l'enfant : milieu familial, milieu scolaire, paroissial, social. « Mais, direz-vous, et s'il n'y a rien à faire dans ce sens ?... Si la famille reste irréductible, si l'instituteur sape continuellement l'enseignement religieux, si la paroisse est pratiquement inexistante, et si le milieu social est pourri, faut-il désespérer de tout ? » Nous savons, hélas ! que de telles situations ne sont pas rares.

Hé bien ! même dans ce cas, il ne faut pas se décourager. Il reste une ressource : le catéchisme missionnaire.

I. — *Son rôle*

Il est bien entendu que nous ne pouvons pas changer un quartier ou un village par un coup de baguette magique. Les Saints eux-mêmes ne pourraient le faire : ils sont obligés de recourir à des méthodes d'apostolat parfois très longues. Et plus l'homme avance en âge, plus ses mauvaises habitudes retardent sa conversion. Beaucoup même sont tellement enracinés dans leurs préjugés et leurs routines qu'ils sont humainement inconvertissables : il y faudrait un miracle de la grâce, et ce miracle ne se produira peut-être qu'à la dernière minute de leur vie. Si bien que, à égalité d'action, notre influence sera incomparablement plus forte sur les enfants que sur les adultes.

Il est donc logique de faire porter notre effort avant tout sur eux. Sanctifier les enfants, fortifier leur foi et leurs connaissances religieuses, leur donner l'amour de Dieu et du prochain, tel doit être l'objectif premier et constant de notre travail.

Or, à la rigueur, cela est possible même dans un milieu complètement déchristianisé, si nous savons infuser dans l'âme des enfants le désir et la pratique de l'apostolat. Ceux qui s'y livreront n'aboutiront peut-être pas à des résultats tangibles, mais **ils profiteront beaucoup eux-mêmes, et c'est là l'essentiel.**

Car, pour attacher quelqu'un à une cause, le meilleur moyen est de le décider à **s'y dévouer.** Si donc nos élèves arrivent à saisir la valeur de l'éternité, le prix d'une âme, le bonheur de travailler au règne de Jésus-Christ, ils entreprendront de convertir ceux qui les entourent, et par le fait même, ils élèveront la qualité de leur propre christianisme.

[10] Abbé Sauvageot, *op. cit.*, p. 74.

[1] Mgr Garrone, *Documentation catéchistique*, n° 19 (avril 1953), p. 29. Tout ce n° et le n° 20 sont consacrés à la question des rapports entre le catéchisme et les divers milieux.